



Pour découvrir
le monde et ses cultures

L'âge d'or de la Géorgie (Xe-XIIIe siècle)

Jean-Pierre Mahé

Directeur d'études à l'EPHE (IVe section) Membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) Président de la Société Asiatique

Comment délimiter la période de l'âge d'or géorgien ? Quels critères retenir pour une période où l'or des souverains rivalisait avec l'éclat de celui des églises ? S'il s'agit d'un critère territorial, on peut situer précisément cet âge d'or entre 1121 et 1221, mais Jean-Pierre Mahé nous montre comment cet âge d'or est celui d'une dynastie, les Bagrationi, – d'où est issu le fameux souverain David le Constructeur –, qui œuvrèrent dès le Xe siècle pour l'unification de la Géorgie. Vaste royaume où cohabitent de multiples ethnies et religions, la Géorgie eut pu devenir « une troisième Rome », n'eurent été les invasions mongoles et plus tard l'avènement de l'empire russe.

Du petit lion d'or de Kakhétie, aux antiques diadèmes de Vani, du triptyque de Khakhoulï aux bijoux de la princesse Tchatchavadzé, l'éclat de l'or resplendit sur toutes les pages de l'histoire géorgienne. Ce n'est pas l'or de l'avarice, si contraire à la généreuse prodigalité de ce peuple chevaleresque, ni celui du faste et de la superbe, démentis par la pieuse humilité dont la reine Tamar fit preuve en tant d'occasions décisives. C'est plutôt l'éclat de la gloire divine, la lumière surnaturelle qui transfigure la cène du calice de Bédia.

Comment se risquer à dépeindre un âge d'or durant tant de siècles brillants, nimbés d'une telle splendeur ? Faudrait-il le situer avant ou après l'expansion islamique ? Au moment où le roi Vakhtang Gorgasali fondait Tbilisi, instituait le patriarcat géorgien, triomphait des Perses et portait, dit-on, le renom de ses armes jusqu'à l'Inde, ou au contraire sous le règne de Bagrat III, unifiant pour la première fois l'ensemble des terres géorgiennes, la Colchide antique et l'ancienne Ibérie, de part et d'autre des monts d'Imérétié ?

Quand le géorgien devient une langue de culture

Tout commence par la langue et par la culture. En 976, le général byzantin Bardas Skléros se révolta contre les jeunes empereurs, Basile II et Constantin IX. Soulevant l'Arménie et l'Est anatolien, le rebelle menaçait déjà la capitale, quand le tuteur des enfants impériaux, Jean le Parakimoumène, eut l'idée de le prendre à revers avec l'aide d'un stratège géorgien, nommé Iované Torniké, dont il avait jadis maintes fois éprouvé la valeur. Malheureusement, Torniké, devenu moine sur l'Athos, n'entendait pas sortir de son couvent. L'autorité du supérieur l'y contraignit. David, le curopalate de Tao-Klardjétié – l'une des principautés de Géorgie occidentale qui s'était libérée de la domination arabe – lui confia une armée de douze mille hommes. Torniké battit Bardas Skléros et sauva Byzance. Tandis que David était récompensé par l'octroi de nouvelles provinces, Torniké fut autorisé à investir l'immense butin qu'il avait récolté dans la construction du couvent des Ibères – Iviron – sur le mont Athos.

Les moines géorgiens affluèrent sur la sainte montagne. Le premier higoumène, Iované Vatchisdzé, avait amené avec lui son jeune fils, Ektimé, jadis otage à la cour impériale et

parfaitement hellénophone. Traduisant jour et nuit les principaux chefs-d'œuvre de la patristique grecque, Ektimé devint, dans sa langue nationale, « un nouveau Chrysostome ». Grâce à lui et à ses disciples, le géorgien se changea bientôt en une grande langue de culture.

Dès le milieu du XI^e siècle, Giorgi Mertchoulé, biographe du savant moine Grigol de Khandzta, écrivait : « la Géorgie consiste dans le vaste ensemble d'États et de principautés où la liturgie de la messe et tous les offices sont dits en géorgien ». Si la langue de la prière était, à elle seule, un appel à l'unité, combien l'épanouissement scientifique sans précédent que connut la littérature du temps rendait-il plus urgente et plus actuelle l'unification politique du pays !

La lente unification de la Géorgie

C'est le même David Curopalate, bienfaiteur de l'Athos, qui fut à l'origine de ce grand dessein. N'ayant pas eu d'enfant, il adopta un de ses neveux, Bagrat, fils de Gourguen. Judicieux calcul politique : le jeune prince, héritier du trône d'Ibérie en Géorgie orientale, était d'autre part successeur désigné de son oncle maternel, Théodose, roi des Abasges, en Géorgie occidentale. La confluence de ces trois territoires sous l'autorité du même monarque devait constituer le noyau d'un royaume unifié de tous les Géorgiens.

Mais l'expansion byzantine vers le Caucase compromet bientôt l'unité géorgienne qui venait de se réaliser. En 1021, annexant le Vaspourakan, au sud de l'Arménie, l'empereur Basile II attaque Giorgi Ier, successeur de Bagrat III, et s'empare du Tao-Klarjéti. En 1045, Constantin IX Monomaque conquiert le royaume d'Ani, forçant le roi Gagik II et tous les seigneurs arméniens à l'exil. Ayant ainsi privé le pays de ses défenseurs naturels, les Byzantins furent incapables de le garder. En 1064, le sultan seldjoukide Alp-Arslan prit Ani et ravagea, deux ans plus tard, le sud-est de la Géorgie. Après la déroute byzantine de Mantzikert, en 1071, qui livrait toute l'Asie Mineure à la merci du conquérant, il fallut l'habileté militaire et diplomatique du roi Bagrat V pour épargner à la Géorgie orientale l'épreuve d'une invasion turque.

Son successeur Giorgi II (1072-1089) accumula les défaites et les capitulations. Envahie successivement, en 1073, puis en 1080, la Géorgie fut ensuite, pendant neuf ans, occupée tous les étés par des hordes seldjoukes. Pour s'en délivrer, le roi consentit à payer un tribut au sultan. Puis, à la demande unanime des princes, il abdiqua en 1089 en faveur de son fils David, et se fit moine.

David le Constructeur « le grand monarque »

Grâce à son génie politique et militaire, ce jeune prince de seize ans, qui mérita plus tard le titre de Constructeur, parvint à retourner la situation et à transformer son pays en une véritable puissance internationale.

Afin d'échapper aux exactions seldjoukides, la population des villes et des villages avait cherché refuge dans les bois et dans les montagnes. Pendant les quatre premières années de son règne, David parcourut son royaume pour rassurer les habitants et les faire revenir dans leurs demeures.

Puis il réorganisa l'armée, s'appliquant à créer une force permanente, entièrement docile à ses ordres. Il recruta ainsi quarante mille mercenaires qipchaks – des Tatars du nord Caucase – et se fit un allié de leur roi, dont il épousa la fille. Il châtia alors les dynastes indociles conduits par

Liparit Orbéliani, qu'il captura et exila à Byzance. Apprenant, en 1097, la prise de Jérusalem et d'Antioche par les Croisés, il profita du désarroi des musulmans pour suspendre le paiement du tribut. Les Turcs n'osèrent pas protester. Il reconquit la Kakhétie, qui s'était constituée en royaume dissident. Pour assurer ses relations diplomatiques à l'est comme à l'ouest, il maria l'une de ses filles au chah de Chirvan et l'autre à un prince impérial byzantin.

En 1003, il réunit à Ruis-Urbnisi un synode général de l'Église géorgienne, qui mit systématiquement en œuvre les mesures de moralisation du clergé jadis préconisées par le moine athonite Giorgi, successeur d'Ektimé, au temps de Bagrat IV. Les clercs indignes furent déposés. De nouveaux canons furent promulgués, imposant de choisir les prélats, non plus d'après leur origine dynastique, mais selon leurs mérites – c'est-à-dire, en pratique, selon les préférences du roi. Trois ans plus tard, David fonda l'académie ecclésiastique de Gelati, destinée à renouveler la formation intellectuelle des religieux. Il en confia la direction au plus grand savant géorgien de son temps, le platonicien Iované Tchimtchiméli, qui avait été, à Constantinople, élève de Jean Italos et de Michel Psellos, puis était devenu higoumène du monastère de Petritsi, près de Bachkovo, en Bulgarie.

De 1110 à 1123, David accumule les succès militaires. Le 14 août 1121, il affronte à Didgori une vaste coalition islamique réunissant tous les potentats musulmans, perses, arabes ou seldjouks, d'Iran, de Mésopotamie, de Syrie et d'Asie Mineure. À leur tête était le sultan d'Alep, Neddin-Elgaz, dont la cavalerie répandait la terreur. Sans s'émouvoir de la supériorité numérique écrasante de l'ennemi, David l'entraîna dans de profondes forêts qui gênaient le déploiement des cavaliers. Plaçant ses troupes en embuscade, il déclencha une attaque surprise, qui coûta à ses adversaires près de quatre cent mille hommes, tués, blessés, ou prisonniers. Il poursuivit les survivants jusque dans les pays voisins, rapportant un butin considérable en chevaux arabes, en or et en argent.

Cette victoire décisive lui permit de reconquérir Tbilisi, la capitale de Vakhtang Gorgasali, glorieux souverain du Ve siècle, qui était tombée aux mains des Arabes depuis le VIIe siècle. Émancipés de la tutelle califale, les descendants de l'émir Djafar ibn Ali en avaient fait une cité extrêmement florissante. Soucieux de préserver cette prospérité, David limita le pillage de ses troupes et rassura la population musulmane : « il leur adoucit le cœur, dit Ibn al-Azraq, et il les laissa en paix, en toute bonté ».

Non seulement David était parvenu à libérer l'ensemble des terres géorgiennes, mais il était désormais en mesure de conquérir les territoires limitrophes. En 1123, il s'empara d'Ani et d'une grande part de l'Arménie, où les Géorgiens furent accueillis avec soulagement par la population chrétienne. Puis il annexa le Chirvan.

Excellent stratège, David était fort lettré, curieux de littérature, d'histoire, de théologie et même d'astronomie. Connaissant bien la Bible et le Coran, il notait sur son exemplaire personnel des Actes des apôtres, les livres qu'il avait lus et qu'il emportait avec lui sur le champ de bataille. Il composa des Chants de repentir, qui sont des élégies autobiographiques. Selon son vœu, il fut enterré à la porte de son monastère de Gelati, de façon que tous les passants foulent sa tombe en y pénétrant.

La reine Tamar : « une femme roi »

Ses successeurs, Démétré Ier (1125-1156) et Giorgi III (1156-1184) réussirent à défendre ses

conquêtes contre de nouvelles attaques et à réprimer la fronde chronique des princes géorgiens. En 1178, Giorgi associa sa fille Tamar à son trône pour museler d'avance les objections que susciterait l'avènement d'une femme comme chef de l'État. Car, bien que le poète Chota Roustavéli enseigne que « les petits du lion sont égaux, qu'ils soient femelles ou mâles », l'esprit du temps pouvait difficilement accepter qu'une femme, incapable de combattre à la tête de ses troupes, exerçât sans partage la dignité royale. En effet, Tamar prit officiellement le titre de « roi » ou mépé, et non celui de « reine », dédopali, simple fille ou femme de souverain.

Le premier mariage de Tamar avec Youri Bogolioubski, prince de Souzdal, lui fut pratiquement imposé par la noblesse. Le Russe était un vaillant guerrier, fort apprécié des princes. Mais il s'adonnait à la débauche et à l'ivrognerie. Constatant qu'il lui était impossible de « redresser le bois tordu », Tamar se sépara de lui trois ans plus tard, en 1187.

Son second mariage, avec le prince ossète David Soslan, en 1189, fut au contraire une décision politique mûrement calculée. Tamar ne voulait pas d'un prince géorgien, dont le choix aurait suscité de multiples rivalités parmi les familles nobles. Elle préféra l'héritier d'un État voisin, occupant une position stratégique, au centre de la chaîne du Caucase. David fit bientôt la preuve de sa valeur guerrière en écrasant l'insurrection fomentée par Youri Bogolioubski, avec la complicité de ses anciens compagnons d'armes.

Cependant les voisins musulmans de la Géorgie crurent le moment venu de prendre leur revanche. Après avoir remporté contre eux plusieurs victoires, Tamar dut affronter en 1206 une coalition aussi puissante que celle dont son arrière grand-père David le Constructeur avait triomphé en 1121. Noukhardin, sultan de Roum, « assesseur de Dieu, envoyé par le grand Mahomet », vint à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes sommer la reine de reconnaître « que toute femme est faible d'esprit » et de renoncer « à tirer le glaive que Dieu a mis entre les seules mains de l'Islam ». Si Tamar capitulait, il acceptait de la prendre pour épouse. Sinon, il en ferait sa concubine. La reine fit répondre que « quiconque invoque en vain le nom de Dieu sera exterminé ». Commandée par David Soslan, l'armée géorgienne écrasa l'ennemi.

À la suite de ces campagnes, la Géorgie se trouva au centre d'un vaste empire. Mais au lieu de constituer un État centralisé, Tamar choisit délibérément de s'entourer de pays satellites. Si l'Arménie chrétienne fut intégrée à son royaume, les États musulmans ou païens furent maintenus à la périphérie. Contrôlant toute la chaîne du Caucase et toute la Transcaucasie, de la mer Noire à la Caspienne, la Géorgie était bordée au nord par les principautés des Circassiens, des Ossètes et des Lesghiens, à l'est par le Chirvan, au sud par l'émirat d'Erzérüm et les sultanats d'Ahlat et d'Erzincan. Tout à fait à l'ouest s'étendait l'empire de Trébizonde, où Tamar avait installé, après le sac de Constantinople en 1204 par les Croisés, le jeune Alexis Comnène élevé à sa cour. Cet empire pontique dura plus longtemps que Byzance même, puisqu'il ne succomba qu'en 1461 à l'attaque du sultan Mehmet II.

À la mort de Tamar en 1213, la Géorgie était si puissante que le jeune roi, Giorgi Lacha (1213-1222) avait envoyé ses ambassadeurs à Damiette pour discuter, avec le légat du pape Honorius III, d'une nouvelle croisade en Palestine. En 1219, au moment où l'on préparait les armes, les chevaux et les vivres pour aller délivrer le saint sépulcre apparurent les premiers cavaliers mongols, qui défirent l'armée géorgienne, invaincue depuis cinq générations.

Au lieu de s'allier avec les Khorezmiens, chassés de leurs États par les envahisseurs, la reine Rousoudane (1222-1245) mena contre eux, de 1225 à 1230, une guerre épuisante, qui l'empêcha de résister efficacement à l'offensive du grand Khan en 1238. La Géorgie allait demeurer tributaire

des Mongols pendant plus d'un siècle.

Les souverains Bagrationi, « descendants de l'oint du Seigneur »

L'unification du royaume et l'expansion impériale, qu'elle avait connues de Bagrat III à Tamar, étaient l'œuvre de la monarchie Bagrationi, dont le prestige et l'autorité s'étaient imposés, non sans peine, à une aristocratie princière imbue de ses droits, souveraine de ses terres depuis des temps immémoriaux. En quoi les Bagrationi, qui n'étaient initialement que des princes parmi d'autres, célèbres en Arménie bien avant de marquer l'histoire géorgienne, pouvaient-ils prétendre dicter leur loi ? Ce fut le mérite et le grand génie politique de cette dynastie que d'avoir institué peu à peu une idéologie monarchique qui sacralisait son pouvoir, lui conférant une légitimité divine, indépendante des vicissitudes du sort.

Achot le Grand (780-826), curopalate de Tao-Klarjéti, émigré d'Arménie à Artanoudji, se fait déjà saluer comme « fils du prophète David, qui fut oint par Dieu ». Descendants de l'élu du Seigneur, les rois Bagrationi se faisaient sacrer par le catholicos. La personne du souverain était ainsi investie d'une mission religieuse. Le panégyrique de David le Constructeur par Ioané Chavtéli s'intitule Abdul-Mesia « le serviteur du Messie ». Les monnaies de Giorgi III le nomment en arabe « glaive du messie », celles de Tamar l'appellent « championne du Messie ». Bras armé de Dieu chez les infidèles, les monarques géorgiens revendiquaient, dans le monde chrétien, la même sacralité que l'empereur byzantin. Dans ses actes officiels, Giorgi II est « roi des rois, César d'Orient et d'Occident » ; David le Constructeur est « autocrate des Abkhazes, des Ibères, des Raniens, et des Kakhétiens ».

La sacralisation du monarque entraîne la construction d'églises et de monastères d'un faste sans précédent. Ainsi, Guélati, que David III avait entrepris de bâtir en 1106, n'est pas encore achevé à sa mort en 1125. Le chœur de l'église est orné d'une gigantesque mosaïque de la Mère de Dieu entourée d'archanges : luxe inouï à l'époque en Géorgie, comparable au décor choisi par Vladimir pour Sainte-Sophie de Kiev. De même, dans les dernières années de son règne, Giorgi III, déjà associé à Tamar, fit creuser l'extraordinaire monastère rupestre de Vardzia, qui comporte plus de cinq cents chambres, des églises et des chapelles souterraines, magnifiquement peintes, des salles de festin, des caves et des écuries reliées entre elles sur plusieurs étages par un prodigieux labyrinthe de galeries et d'escaliers.

Toutes ces constructions, décorées à fresques par les peintres de la cour, étaient enrichies d'icônes somptueuses. Qu'il suffise de rappeler le célèbre triptyque de Khakhouli, chef-d'œuvre de l'orfèvrerie du XII^e siècle, encadrant, sur un magnifique champ d'or ouvragé, parsemé d'émaux anciens, de rosettes ajourées, de pierres précieuses et de perles, une émouvante image de la Vierge orante, jadis commandée par le roi Démétré I^{er} au XI^e siècle, et qui est le plus grand exemple connu d'émail médiéval cloisonné.

Deux cents ans avant la Russie, quand apparut l'empire de Trébizonde, la Géorgie put quelque temps prétendre devenir « la troisième Rome », ou du moins le successeur de Byzance. L'invasion mongole vint briser cet élan et, quand la Géorgie s'en délivra, elle ne retrouva pas son ancienne puissance. Au contraire la Russie, libérée un demi-siècle plus tard, devint un gigantesque empire. Les raisons de ce contraste sont essentiellement géographiques. Comme l'observe le panégyriste de David : « la grandeur d'Alexandre venait de l'étendue de son royaume. Si David eût été souverain de ces vastes contrées, le Macédonien eût fait figure d'enfant à côté de lui ». Quittant la zone dangereuse de « la route des Varègues aux Grecs », la Russie de Kiev remonta vers le nord pour se changer en Moscovie. Une telle translation était impossible à la Géorgie. prisonnière de

l'isthme transcaucasien, jadis lieu de passage de toutes les invasions, puis réduit montagnard en marge des grands empires ottoman et safavide.

Jean-Pierre Mahé

Novembre 2002

Copyright Clio 2016 - Tous droits réservés

Bibliographie



Histoire de la Géorgie
Alexandre Manvelichvili
Paris, 1951



Royal Imagery in Medieval Georgia
A.G. Eastmond
University Park, Pennsylvania, 1998



Histoire de la nation géorgienne
Kalistrat Salia
Paris, 1982



Gelati (Architecture, Mosaic, Frescoes)
R. Mepisashvili et T. Virsaladze
Tbilissi, 1982